

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISSANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LES DRAMES INCONNUS

PREMIÈRE PARTIE — LE PREMIER MARI

V

— Mais le million, en comptant la dot, que vous offrez à son appétit me paraît être un joli morceau.

Perrier remua la tête d'un air de doute.

— Rien ne m'assure qu'il s'en contentera. C'est mon gendre et moi qui nous sommes arrêtés à ce chiffre sans le lui avoir encore proposé. A notre demande d'hier, je vous le répète, notre ennemi nous a répondu avec le plus beau calme : « Je veux un brillant avenir assuré. Faites vos offres, je déciderai. »

Reste à savoir si ce million est le taux auquel il estimera son avenir.

— Ainsi donc, il se peut que la dot de ma fille ne suffise pas à acheter ma tranquillité, reprit Mme d'Armangis d'une voix qui tremblait de colère.

Le docteur haussa légèrement les épaules et, regardant la belle femme en face, il lui dit d'un ton bref :

— Vous jugerez par vous-même des exigences que ce jeune homme est en droit d'avoir quand je vous aurai appris son nom. Il se nomme Paul Avril.

— Lui !! s'écria-t-elle en se levant épouvantée.

Mais ce mouvement de terreur l'avait amenée devant la glace du boudoir, qui lui renvoya sa charmante image.

En se voyant si belle, une subite pensée, qui monta au cerveau de Mme d'Armangis, éteignit tout à coup sa frayeur. Elle resta accoudée sur la tablette de la cheminée et, sans cesser

de se regarder, elle demanda au docteur d'une voix un peu chantée :

— Et comment m'avez-vous dit qu'il était cet Avril ?

— Un fort joli garçon.

— Mais alors il doit être accablé de bonnes fortunes...

L'avez-vous entendu conter ? Je vous demande cela en mère craintive. Quelle affreuse vie pour mon enfant si le malheur voulait qu'elle tombât sur un époux volage, dissipé... libertin ! Bonne et naïve comme elle l'est, ma chère Blanche en mourrait de désespoir.

Tout en parlant ainsi la voix de la grande dame était doucement émue.

— Au diable si je me serais douté que cette enragée coquette pût aimer sa fille ! pensa le docteur.

Après un court silence, comme si elle avait eu besoin de se remettre de son émotion, elle demanda d'un ton hésitant :

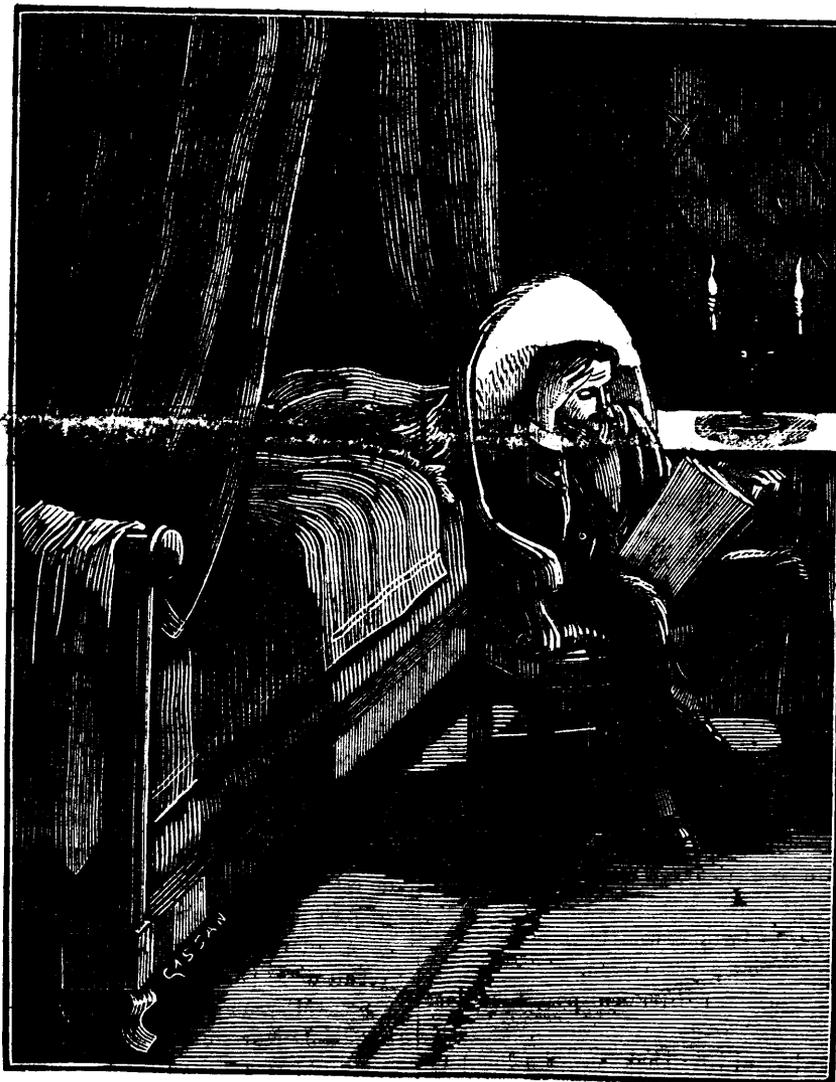
— Ainsi, docteur, vous m'assurez que M. Paul Avril n'a en ce moment aucune liaison ?

— Oh ! vous assurer, je ne le puis, car je n'ai pas encore eu le temps de m'informer de sa vie. Mais autant qu'il m'a semblé à première vue,

je crois fermement que ce garçon-là est libre comme l'air.

— Pourquoi ?

— Parce que, avant de jouer le jeu qu'il a commencé avec nous, on ne s'embarrasse pas d'une femme. Pour avoir la tête calme, il ne faut pas avoir le cœur pris. J'en jurerais presque, il n'a pas de maîtresse.



Paul faisait tous ses efforts pour lire cette indéchiffrable écriture.

—Ah ! il n'a pas de maîtresse, dit lentement Mme d'Armangis qui, en se jetant un dernier regard dans la glace, revint prendre sur le divan sa place à côté du fauteuil de Perrier.

—Oui continua ce dernier, Paul Avril m'a tout l'air d'avoir un caractère bien trempé ; il n'aimera qu'à son heure et quand il croira n'avoir rien de mieux à faire.

—Mais ce n'est pas très flatteur pour ma fille ce que vous annoncez là, dit-elle avec une petite moue.

—Vous tenez, avouez-vous, à ce que le mari de Blanche ne courre pas la prêtantaine. Je vous rassure donc sur ce point. C'est à elle à se faire aimer. Elle est belle et jeune... qu'elle entreprenne cette tâche.

—Oh ! tâche ! quel mot ! on dirait que vous parlez d'un exploit impossible.

—Mais cela y ressemble assez, appuya Perrier.

—Vous croyez ? fit la belle femme dont un bien léger sourire souleva les lèvres.

—De moins ingénues que Blanche y perdraient peut-être leurs plus fines coquetteries.

—Vous croyez ? répéta-t-elle encore.

Et, se renversant sur les oreillers du divan dans une pose qui fit valoir tous ses avantages, elle se remit à faire tourner sa cordelière en ajoutant :

—Et où peut-on le rencontrer ce bel indifférent dont vous voulez faire mon gendre ?

Un soupçon traversa l'esprit de Perrier en regardant la jolie femme.

Ce qui n'était dans sa pensée qu'à l'état de soupçon devint aussitôt une certitude à la vue du nouveau sourire dont Mme d'Armangis accueillit son étonnement.

Pendant dix secondes, ils se regardèrent en silence, puis le docteur partit d'un bruyant éclat de rire.

—Ah ! fit-il, voilà un moyen auquel je n'avais pas pensé !

—Quel moyen ? répéta-t-elle en feignant de ne pas comprendre.

—Parbleu ! le moyen du dévouement maternel. Une mère qui se sacrifie pour sa fille ! mes compliments, chère dame. Ah ! vous avez trouvé là une très économique manière de sauver les cinq cent mille francs de la dot... tout en retrouvant certains dangereux papiers qui vous inquiètent. Mes compliments, je vous le répète, mes sincères compliments.

La jolie femme resta impassible devant la bruyante plaisanterie de Perrier. Dès qu'il eut fini de parler, elle haussa les épaules.

—Niais ! dit elle simplement.

—En quoi niais ? demanda le rieur, en éteignant aussitôt sa gaieté.

—C'est mon mari qui, sur sa fortune, compte cette dot. Je n'ai donc nul intérêt à ce qu'elle soit payée ou non.

—Vous avez au moins celui de rentrer en possession de pièces compromettantes.

—Oui, là vous êtes dans le vrai... et vous auriez même pu ajouter que, par la même occasion, il me serait facile de retrouver aussi d'autres papiers que de Jozères et vous seriez satisfaits de savoir.

—Fort satisfaits, je vous le jure.

—A tel point que votre gendre et vous, pour vous donner cette satisfaction, vous voulez l'acheter au prix de ces cinq cent mille francs que vous comptez offrir à cet Avril.

—Et nous serons heureux si le sacrifiant traite à un pareil bon marché, soupira le docteur.

A son tour, Mme d'Armangis fit entendre un frano éclat de rire.

—Acceptez-vous la gageure, mon cher Perrier ? demanda-t-elle.

—Quelle gageure ? fit le médecin étonné par cette question inattendue.

—Tout à l'heure n'avez-vous pas dit que votre Avril n'était pas homme à s'embarrasser d'une femme ?

—Je le crois.

—Et vous avez ajouté qu'il n'aimerait qu'à son heure, quand il n'aurait rien de mieux à faire... et qu'on perdrait auprès de lui ses plus fines coquetteries... L'avez-vous dit ?

—Oui, mot pour mot.

—Eh bien, je vous répète : Tenez-vous le gageure ?

—Au moins faut-il la préciser.

—C'est trop juste. Donc, je vous gage que d'aujourd'hui en un mois votre insensible Paul Avril n'aura rendu toutes ces paperasses qui, vous, de Jozères et moi, nous font trembler.

—Oh ! mon éternelle reconnaissance vous sera acquise ! s'écria le docteur transporté de joie par cet espoir de délivrance.

Mme d'Armangis, à ces mots, eut un nouvel accès de gaieté.

—Et que voulez-vous que je fasse de votre reconnaissance ? reprit-elle de sa voix la plus moqueuse.

—Alors que souhaitez-vous donc ?

—Mais tout bonnement, mon cher, ces cinq cent mille francs que vous avez d'avance sacrifiés à la recouvrance de vos lettres... Même résultat, même prix... et moi c'est "prix fixe" tandis que votre jeune homme, comme vous l'avez dit, peut avoir les dents si longues qu'il ne se contente plus de pareille bouchée. Je vous le demande pour la troisième fois : Tenez-vous le gageure ?

Perrier était un homme de prompt résolution. A son espérance de racheter ses lettres à Paul Avril venait encore se joindre la chance de les recouvrer par cette femme. Malgré le proverbe, il se décida aussitôt à courir deux lieues à la fois.

—Je tiens la gageure ! dit-il en déposant un baiser sur la main de féé que lui tendait la coquette.

Au même moment, une camériste, après avoir respectueusement frappé, passa sa tête par la porte entr'ouverte :

—John demande s'il faut dételer, dit-elle.

Mme d'Armangis avait complètement oublié sa voiture qui l'attendait devant le perron.

Elle se leva empressée.

—Vite, Lise, jetez-moi un manteau de fourrures pardessus ce peignoir. Je n'ai pas le temps de m'habiller si je veux profiter de cette heure de bon soleil d'hiver qui me reste.

Et pendant qu'on lui endossait le manteau apporté à la hâte, elle se tourna vers son visiteur, encore sous le coup de ce qui venait de se passer :

—M'accompagnez-vous ?

—Je regrette d'être obligé de me priver de cet honneur.

—Mettez-moi au moins en voiture.

Le médecin lui offrit la main jusqu'au coupé, où elle monta en commandant :

—John, au bois ; pressez vos chevaux, nous sommes en retard.

Resté sur le perron, Perrier suivit du regard la voiture qui disparaissait dans la rue, et murmura en souriant :

—Fino mouche, cette femme ! notre ennemi n'a qu'à bien se tenir.

A trois cents mètres de l'hôtel, Mme d'Armangis avait tiré le cordon passé autour du poignet de son cocher.

Tout en maîtrisant ses chevaux, celui-ci se pencha vers la glace que sa maîtresse abattit aussitôt :

— Chez M. le comte de Valnac, dit-elle.

VI.

Tout s'était bien passé, la veille, comme le docteur l'avait conté à Mme d'Armangis.

Quand, en pleine partie de whist, M. de Jozères avait, à brûle-pourpoint, demandé au jeune homme quel prix il exigeait des mystérieux papiers, Paul Avril avait prudemment répondu :

— Je veux m'assurer un brillant avenir. Faites des offres, je déciderai.

Quels étaient ces papiers ? quelles lugubres histoires noircissaient le passé du docteur et de l'ancien magistrat, son gendre ? De tout cela, Paul ne savait pas le premier mot. Aussi, la proposition de M. de Jozères l'avait pris à l'improviste et, dans la crainte de demander trop ou pas assez d'un secret qu'il ignorait, il avait fait cette évasive réponse, afin de se laisser le temps de consulter Bourguignon.

Mais, si sourd qu'il fût, la présence de Caduchet avait empêché M. de Jozères de poursuivre plus à fond, il avait seulement ajouté :

— Avant quarante-huit heures, nous aurons l'honneur de vous revoir.

— Diable ! ce garçon veut nous tenir la dragée haute ! avait pensé Perrier, sans se douter que Paul n'avait répondu que par complète ignorance.

La promptitude avec laquelle ses adversaires venaient d'amener leur pavillon avait irrité l'avidité convoitise d'Avril. Aussi avait-il hâte de revoir Bourguignon pour apprendre à quel taux il devait estimer ce secret qu'on lui voulait racheter. Dès la fin de la seconde partie, il posa les cartes en demandant à se retirer.

— Hein ! quoi ? on finit quand je perds mes quatre francs ! ne peut-on pas attendre le retour de ces dames ? Je comptais offrir un bras protecteur à la charmante Mme Pillois, s'écria Caduchet en voyant les autres joueurs se lever.

De Jozères lui appliqua la bouche sur une des oreilles et cria :

— Ne vous inquiétez pas pour Mme Pillois, cher ami, elle sera ramenée en voiture par Mme de Jozères.

— Vous me conseillez de prendre l'air ? fit le sourd qui n'avait entendu que la dernière syllabe. Ma foi ! oui, le conseil est bon, le dîner m'a rendu lourd, je dois être rouge ? un peu de marche me fera digérer. Je vais faire un petit bout de conduite à monsieur.

Et, sans plus songer à la veuve Pillois, le ventru suivit Avril dans sa retraite.

Pressé de revoir Bourguignon, le jeune homme, à peine dehors, avait accéléré le pas d'une façon désagréable pour Caduchet auquel son embonpoint rendait pénible une pareille vitesse. Aussi soufflait-il comme une vraie baleine en trottinant de ses courtes jambes à côté de son alerte compagnon de route.

Quand il avait vu l'héritier, en quittant le quai Voltaire, prendre un pont, il s'était écrié autant que le permettait son haleine sifflante :

— Ah ! vous demeurez de ce côté de l'eau ? Parfait ! moi aussi. Et dans quel quartier ?

— Rue de la Victoire.

— Pids du Conservatoire, dites-vous ? Sapristi ! voilà un heureux hasard. J'habite dans la maison juste en face. Nous allons pouvoir faire route en devant de choses et d'autres.

Mais, malgré son désir de deviser, Caduchet fut obligé de renoncer à suivre le pas d'Avril. Ses poumons et son obésité ne lui permettaient plus de soutenir une telle marche.

— Tout bien réfléchi, dit-il, je vous laisse poursuivre soul votre chemin. J'aime mieux m'en aller rêvant à mon idole... Cette belle lune de ce soir m'inspire... je ne veux pas me coucher sans que le divin Apolon m'est soufflé quelques rimes en l'honneur de l'ango aimé.

Délivré du sourd, Paul eut bien vite gagné son domicile. Un bon feu l'attendait dans cette chambre de M. de Saint-Dutasse où il allait passer sa première nuit.

— Monsieur n'est pas superstitieux ? demanda Bourguignon en lui montrant, tout préparé, le lit sur lequel, le matin encore, était étendu le cadavre du chevalier.

— Ah ! je songe peu à me coucher... J'ai pour toute ma nuit à causer avec toi, mon brave ami, s'écria le jeune homme qui avait hâte d'int roger le vieux serviteur.

Le vieillard parut fort peu disposé à cette manière d'employer sa nuit ; car tout en étouffant de discrets bâillements, il secoua la tête :

— Que monsieur veuille bien m'excuser, mais je ne vau pas grand'chose passé minuit. Du temps de M. le chevalier, nous étions l'un et l'autre dans le lit à onze heures au plus tard. Aussi l'âge et l'habitude font que je dors tout debout quand je tente de veiller.

— J'ai pourtant bien besoin de renseignements, insista Paul.

— Six ou sept heures de nuit n'avanceront pas les affaires de monsieur, et demain, dès la pointe du jour, je serai à ses ordres, répondit le serviteur dont les yeux se fermaient de sommeil.

— Alors, bonsoir ! fit Avril qui céda en voyant qu'il ne pourrait rien tirer du bonhomme fatigué.

— Du reste, si monsieur est tant pressé, pourquoi ne consulte-t-il pas son livre ? ajouta Bourguignon en se retirant pour gagner sa chambre, située à l'autre bout de l'appartement.

Le pas du domestique retentissait encore que Paul, sur son dernier conseil, avait déjà tiré de sa poche le calepin rouge pour le feuilleter. Mais, après une minute d'efforts pour lire cette indéchiffrable écriture du chevalier, il referma le livre en disant tout penaud :

— Ce serait du chinois que ça ne me paraîtrait pas plus incompréhensible.

Faute de mieux, il se résigna donc à se coucher. Alors, bien que d'autres faits eussent pu éveiller son souvenir, il songea tout d'abord à cette Mme de Jozères qui, deux fois dans la journée, à l'église et au dîner, lui était apparue sans qu'il eût entendu sa voix... cette voix qui, à l'Opéra, donnait ses ordres à Bricard. A l'église, elle était restée muette. Au dîner, elle n'avait que murmuré bien bas d'affectueuses paroles à sa mère. Puis, de Mme de Jozères, sa pensée se reporta sur la femme avec laquelle il avait soupé.

Et pendant qu'il se remémorait tous les détails de ces quelques heures passées avec son inconnue, le sommeil vint le surprendre comme il murmurait :

— J'ai eu beau jurer de ne pas me mettre à sa recherche, il faudra que je la retrouve.

Quand il se réveilla, il faisait grand jour et, près de son lit, se dressait une petite table sur laquelle l'attendait une fumante tasse de chocolat, accompagné de tartines bûrrées.

—J'ai pensé que monsieur ferait son premier déjeuner au lit, prononça la voix de Bourguignon, en ce moment courbé devant la cheminée dont il soufflait le feu.

—Ah ! tu vas donc pouvoir me répondre ! s'écria aussitôt le jeune homme.

—Que monsieur daigne me poser ses questions.

Mais, avant d'interroger, Avril crut devoir d'abord faire le récit de sa soirée, que le valet écouta avec la plus profonde attention tout en émettant de courtes réflexions.

Quand Paul parla du baiser posé par Caduchet sur la sèche main de la Pillois, Bourguignon se mit à rire.

—Oh ! cela date de loin, dit-il.

A la scène de terrur, mêlée d'aversion, témoignée par Mme Perrier pour la Cardoze, le domestique murmura tristement :

—Pauvre femme !

Son sourire revint, mais sourire ironique, en écoutant la scène de l'enerier.

—Ah dame ! fit-il, le docteur est payé pour se mêler du moindre enier.

Au récit de la partie de whist et de la proposition de M. de Jozères, Bourguignon approuva :

—Vous avez bien répondu. Laissez-les venir faire leurs offres, nous verrons.

—Ainsi, tu m'assures que le calepin rouge contient tous les secrets de ces personnages ? demanda sévèrement Paul.

—Ils y sont écrits tout au long.

—Et tu peux me les lire ?

—Quand monsieur le désirera.

—Alors prends le livre sur la cheminée et lis bien vite. Je t'écoute.

—Par lequel dois-je commencer ?

—Par celui que tu voudras... puisque tous, à peu près, sont mes ennemis.

—Oh ! oh ! ricana le domestique, monsieur n'est pas au bont, il lui en arriva d'autres qu'il n'a pas encore vus dans la maison Perrier. Vous avez attaché un grelot dont le bruit les fera accourir vers le point menacé.

A ces mots, Avril sentit un petit frisson de peur lui courir dans le dos.

—Mais, reprit-il, de tous ces adversaires que je vais attirer sur moi, quel est le plus à craindre ?

—Est ce que monsieur tient beaucoup à le connaître ? demanda le vieillard avec une visible hésitation.

—Parbleu ! oui, j'y tiens.

—Alors, c'est la Cardoze.

—Elle ! Pourquoi ?

—Parce qu'elle a un véritable intérêt à votre mort, dit tranquillement Bourguignon.

Puis, après un court silence, il ajouta :

—Monsieur veut-il que je commence par l'histoire de la Cardoze ?

—Non, il faut procéder par ordre. La première personne qui m'a intrigué à mon entrée dans la maison du docteur... c'est la veuve Pillois. Au trouble qu'elle a montré en m'entendant nommer, je suis sûr qu'elle a dû jouer un rôle dans mon passé.

—C'est possible, dit le bonhomme en reposant sur la cheminée le calepin qu'il tenait à la main.

—N'est-elle donc pas comprise dans tous ces récits ? s'écria l'héritier en voyant ce geste.

—Si peu que M. de Saint-Dutasse a dédaigné d'en prendre note. Seulement je sais son histoire par cœur et je puis vous la conter. Ce sera ensuite à vous d'en tirer parti.

—Y a-t-il au moins parti à en tirer ?

—Vous en jugerez.

—Va, je t'écoute, commanda Avril en s'accoudant sur ses oreillers.

—Voici donc l'histoire de Mme Pillois, ou, pour mieux dire, celle de ses amours avec Thomas Caduchet, commença Bourguignon.

—A propos, interrompit le jeune homme, ce Caduchet, lui aussi, est-il mon ennemi ?

—Pas le moins du monde. C'est un grotesque dont on s'amuse dans la société Perrier où il a été introduit par la veuve Pillois. Niais, vorace, joueur, curieux, brouillon... mais honnête homme, tel est Thomas Caduchet qui jouit d'une très-médiocre aisance, ce qui le rend intrépide quêteur de diâers en ville.

—Bon ! Maintenant entame ton récit.

—Il y a vingt deux ans, vers 1823, M. de Jozères s'était tout à coup démis des fonctions de procureur du roi, qu'il exerçait en province, pour venir occuper un des plus hauts postes dans un de nos ministères. S'il n'était pas le ministre, il en était tout au moins le bras droit, car il exerçait au ministère un pouvoir sans bornes devant lequel tous les employés, petits et grands, s'inclinaient humblement. Ardent travailleur lui-même, M. de Jozères était un bourreaux de besogne pour tout le personnel des bureaux qu'il surveillait avec une excessive sévérité. Les fâneurs et les incapables ne faisaient pas long feu avec lui. Après un unique avertissement donné et non écouté, la révocation les forçait de céder la place à de plus pieux. Mais, en même temps qu'il déployait cette excessive sévérité, M. de Jozères faisait preuve de la plus remarquable justice. Plus de faveur ni de passe-droit. L'avancement et les gratifications, dévolus au travail et à l'intelligence, allaient récompenser, si obscurément placés qu'il fussent, les employés méritants. Tout en maudissant ce chef suprême qui les accablait de travail, les bureaux reconnaissaient loyalement son impartialité,

Aussi l'étonnement fut-il énorme dans tout le ministère quand un fait inattendu vint ébranler cette réputation de M. de Jozères.

Parmi les employés qui végétaient dans les postes subalternes se trouvait un nommé Jules Pillois, jovial et insouciant quadragénaire, coragé de célibat, un peu godailler et fort inexact à son bureau, où il faisait le moins de travail possible. Il avait déjà reçu l'alarmant et unique avertissement qui, pour quiconque persistait, était promptement suivi de la révocation.

Ce fut en reparaisant au ministère après une fugue de trois jours que Pillois trouva l'ordre de comparaître devant M. de Jozères.

—Il va attraper son sac ! se dirent aussitôt ses camarades de bureau.

On s'attendait à le voir, au retour, faire un paquet de ses menus ustensiles de travail, prendre son chapeau et adresser ses adieux.

Au bout d'une heure, Pillois reparut et, comme si rien ne s'était passé, il se posa devant sa place et se mit au travail avec un zèle qu'on ne lui avait jamais connu.

—Ah ça, le grand maître ne t'a donc pas remercié ? se hâta enfin à lui demander son voisin de pupitre.

—M. de Jozères voulais simplement me féliciter sur la beauté de mon écriture et la netteté de mes expéditions. Aussi m'a-t-il promis de s'intéresser à moi, répondit Pillois sérieusement.

Une semaine après, il émargeait une importante gratification. Quinze jours plus tard, il passait à l'avancement dans une autre division. Enfin le mois était à peine écoulé que Pillois, l'enragé célibataire, annonçait à ses camarades stupéfaits qu'il allait se marier et que M. de Jozères voulait bien être son premier témoin.

A ce point de son récit, Bourguignon s'arrêta pour aider à la toilette de Paul qui venait de sortir du lit.

—Non, ne te dérange pas, dit le maître, j'ai l'habitude de m'habiller seul. Continue ton histoire et veuille m'apprendre ce qui s'était passé dans cette entrevue entre le chef et son subordonné.

—Rien que de fort simple. Pillois l'a souvent conté à ses intimes. Quand l'employé négligent avait comparu devant son chef, celui-ci l'avait reçu d'un front sévère.

—Vous savez sans doute, monsieur, que vous avez encouru la révocation ? Avez-vous quelque chose à dire pour excuser cette dernière absence de trois jours que vous venez de faire ? demanda-t-il.

L'inculpé fut naïvement sincère :

—Je me suis laissé entraîner par des amis à Fontainebleau et, à rire et à festoyer, j'ai complètement oublié le ministère.

M. de Jozères fit une grimace de dégoût.

—Ainsi donc, reprit-il, au lieu de résister à de dangereuses camaraderies, vous avez mieux aimé risquer de perdre votre place... c'est-à-dire le pain de votre femme et de vos enfants.

—Oh ! je n'ai guère à m'inquiéter du pain de ma femme et de mes enfants... je suis garçon.

—Garçon ? alors vous êtes un peu moins coupable, dit le chef qui parut s'adoucir à cette circonstance atténuante.

—Oui, célibataire, tout ce qu'il y a de plus célibataire, appuya Pillois. Je n'ai jamais voulu me marier.

—Je n'en doute pas, car, beau garçon comme vous l'êtes, vous auriez pu facilement choisir.

Encore frais et très robuste, l'employé n'était ni bien ni mal. Si peu justifiée que fût l'épithète de beau garçon qui lui était adressée, elle caressa sa vanité et lui fit répondre d'un petit ton fat :

—C'est vrai ! j'ai trouvé vingt femmes... mais sans le sou. A quoi bon marier misère et Cie ? On ne peut guère vivre à deux avec les mensuels 133 francs 33 centimes de ma place.

—Mais avec une écriture superbe comme la vôtre, on est en droit d'espérer l'avancement. Et il arrive d'autant plus rapide qu'on déploie plus d'ardeur quand on sait travailler pour faire la vie douce à une personne aimée. Vous seriez marié, monsieur Pillois, que je serais certain, intelligent comme vous l'êtes, de vous voir chef de bureau avant deux années accomplies. C'est incroyable ce qu'un mari possède de forces vives que n'a pas le célibataire. Oui, si vous aviez été marié, il est certain que j'aurais aujourd'hui à vous récompenser de votre zèle au lieu d'être réduit à la triste nécessité de punir votre négligence par un retrait d'emploi.

—Alors, que ne suis-je marié ! soupira sincèrement l'autre dont la place était l'unique ressource.

—Si, au moins, vous me promettiez de l'être avant pou ! l Dans ce cas, je ferais taire ma sévérité... tant je suis persuadé que l'influence d'une femme vous transformerait en un des plus remarquables employés du ministère.

Pillois n'était pas un aigle, mais il n'était pas non plus un complet imbécile. Il comprit que ce n'était pas sans but que son chef lui tenait un langage tellement en dehors de ses habitudes vis à vis de ses subordonnés. Aussi s'empressa-t-il de répondre gracieusement :

—Vous me désigneriez une femme, monsieur, que je l'épouserais les yeux fermés, tant j'aurais à cœur de vouloir me rendre digne de l'intérêt que vous semblez me porter.

M. de Jozères regarda le plafond en homme qui cherche une idée ou un souvenir.

—Une femme ? dit-il ; voyons donc si, parmi mes connaissances, je n'ai pas celle qui... ma foi ! je ne vois personne... ah ! si, si, je sais quelqu'un... oui, mais ce n'est plus une jeune fille. Est-ce que vous accepteriez, monsieur Pillois, une personne qui touche à la trentaine... ou la dépasse, je ne sais pas bien au juste ?

—Je vous répète que j'épouserais les yeux fermés.

—Oui, elle doit avoir dépassé la trentaine... vous en comptez quarante... union des mieux assorties sous le rapport de l'âge... cette personne m'est un peu parente.

—Ce doit être une ancienne maîtresse ou quelque laideron de sa famille dont il veut se débarrasser sur mon dos, pensa Pillois.

—Oh ! reprit M. de Jozères, parente éloignée... fort éloignée... mais je n'en reconnais pas moins à quoi cette parenté m'oblige. Il serait de mon devoir de protéger... de pousser... d'assurer le sort de celui qu'un mariage ferait ainsi entrer dans ma famille... De plus, je crois que ladite personne possède une somme de quarante mille francs.

Pillois, vrai bohème besoigneux, dont les appointements étaient régulièrement mangés avant d'être touchés, avait, dans ses rêves les plus ambitieux d'employé, osé espérer un avenir de trois cents francs par mois. Aux paroles de Jozères, qui lui ouvraient un horizon beaucoup plus vaste, le cœur lui palpait de joie, et il se disait :

—Après tout, si laide que soit ma femme, je ne la verrai pas pendant que je serai à mon bureau. Ce sera toujours cela de gagné.

Le chef, du coin de l'œil, guettait ses dernières hésitations.

—Et vous croyez, monsieur, que la douce influence et les bons conseils d'une femme me rendraient capable de devenir chef de bureau ? demanda insidieusement Pillois qui, avant de tendre le cou au nœud conjugal, désirait bien faire ses conditions.

—Oui, chef de bureau... peut-être même chef de division, appuya M. de Jozères.

—Ah ! qu'il me tarde alors d'être marié ! s'écria le célibataire en levant les yeux au ciel avec une visible impatience.

—Venez dîner chez moi mardi. Peut-être me sera-t-il permis de vous présenter la personne en question. Inutile de vous commander la discrétion envers vos collègues de bureau, n'est-ce pas ? ajouta le chef en le congédiant.

Le mardi convenu, Pillois se trouva en présence de celle qui devait être sa femme. Pendant trois jours il s'était forgé une telle idée de sa laideur phénoménale que la demi-réalisation de cette crainte fit qu'elle lui plut.

—Elle n'est pas positivement belle à faire retourner le s

chiens dans la rue, mais, nuptés de ce que je me l'étais figurée, elle est des plus passables.

Bref, il épousa.

De Jézères tint parole. En deux ans, à la grandissime jalousie de ses collègues, Pillois arrivait à une place de douze mille francs et l'ancien apôtre du célibat était transformé en mari modèle... et des mieux obéissants.

Car Mmo Pillois avait fini par prendre sur lui une autorité indiscutable. C'était elle qui tenait les cordons de la bourse, administrait, comptait, réglait, en un mot, menait tout à la baguette... et quelle baguette ! ! Peu à peu le mari avait fini par accepter cette tyrannie... sauf sur un point. Mais comme il n'osait hautement protester, il s'ingéniait en ruses pour s'y soustraire adroitement.

Ce fut ce point noir dans le ménage qui causa la mort de Pillois, le bonheur de Caduchet et les remords de la veuve.

(A CONTINUER.)

Commencé le 3 Juillet 1884 — (No 236).

A toute personne qui, maintenant, nous enverra le montant de sa souscription pour une année ou plus, recevra gratuitement, outre la prime à laquelle elle a droit, tous les numéros parus depuis le commencement de cette histoire.

LE CRIME D'UNE MÈRE

I.

Huit heures sonnaient à la mairie de Montmartre.

On était en plein juillet.

Pourtant il faisait déjà nuit chez la concierge du no. 16 bis de la rue Lepic, et la brave femme se laissait aller à une vague somnolence, lorsqu'un jeune homme passa la tête au carreau de la loge et demanda :

—Mademoiselle Anna Juhel, s'il vous plaît.

—Vous pourriez bien l'appeler madame, pendant que vous y êtes, ça serait moins long et plus vrai, remarqua la cerbère gardienne.

—Madame, si vous voulez.

—C'est bon, mon ami, montez, sixième étage, porte à gauche.

Il n'entendit pas l'appellation familière que l'honnête gardienne de l'immeuble venait de lui adresser.

Il n'entendit pas davantage l'épée de grognement sourd dont elle accompagna ces paroles obligées :

—Et d'un... A quand les autres ?

—C'est toujours pas c't'Olibrius là qui la fera descendre au premier... Ça commence mal... enfin ! Espérons que ça finira bien.

Arrivé au dernier palier, le jeune homme s'arrêta essoufflé.

A gauche, s'ouvrit une porte étroite peinte en jaune, sur laquelle était collée une carte de visite portant cette mention :

“ M^{me} Anna JUHEL, professeur de piano ”

—Ah ça ! décidément, elle est mariée, pensa-t-il.

Il fut sur le point de redescendre, puis, prenant une résolution énergique :

—Ma foi, tant pis ! dit-il presque haut.

Un gland de soie rouge pendait au bout d'un cordon de même couleur.

Il tira sur le gland... résolument. La porte s'ouvrit presque aussitôt.

—Jo vous avais entendu monter, dit Anna, entrez.

—Vous êtes bien depuis hier ?

—Oui, et vous ?

—Pas mal.

—La concierge n'a rien dit.

—Pardon..., elle a mâché je ne sais trop quoi, peu m'importe du reste,

—Par ici, monsieur, je n'ai pas de salon, je reçois dans ma chambre ou dans ma salle à manger.

—Vous recevez ?

—Oh ! personne... Venez dans ma chambre, on est mieux. Prenez le fauteuil, à propos, dites-moi votre nom.

—Gabriel Lemaître.

—Vous ne serez pas Lemaître ici, je vous nommerai Gabriel.

—Soit.

—Il y a beaucoup de Lemaître dans mon pays.

—Et beaucoup de Juhel dans le mien.

—D'où êtes-vous donc ?

—D'Avranches.

—Moi aussi, la destinée a donc voulu nous rapprocher ? . . La mienne n'est pas rose : si au lieu d'être employé à la poste restante vous étiez romancier, je vous conterais mon histoire.

—Si j'étais romancier au lieu d'être employé des postes, je ne vous connaîtrais pas, puisque c'est à mon bureau que je vous ai connue. ConteZ votre histoire à l'ami qui ne demande qu'à vous la faire oublier, si elle est triste.

—Très volontiers, mais d'abord, prenons une tasse de thé.

Elle sortit de la chambre par la porte du vestibule et Gabriel entendit dans une pièce voisine, le tintement d'un couvercle de théière posé avec précaution sur les briques d'un fourneau et le glouglou sourd de l'eau chaude versée de la bouillote ventru dans la théière obèse.

II.

Tout en écoutant machinalement ces bruits de ménage féminin, qui le ravissaient, Gabriel faisait disorôtement l'inventaire de la chambre où il était.

Il y avait d'abord le lit, un lit d'acajou commun, mais propre et luisant, recouvert d'un transparent en dentelle.

Tout près de la fenêtre, une toilette commode. En face de la toilette, un piano droit superbe de Souffloto. Auprès du piano s'ouvrait la porte de la salle à manger dont Gabriel pouvait entrevoir le meuble en noyer à filets noirs.

Sur la cheminée était un buste de Beethoven et deux candélabres en similibronze dont les bougies vertes se reflétaient dans une glace ; devant le buste, dans un cadre doré, la photographie d'une petite fille qui avait avec Anna Juhel une ressemblance non douteuse.

—Décidément, se dit le jeune homme, elle est mariée, cette enfant lui ressemble.

Il fit une fois le tour de la chambre, marchant à pas lourds sur le tapis moquette. Puis il se jeta avec un soupir dans un grand fauteuil voltaire, placé près de la cheminée en face d'une causeuse.

—Au fait, reprit-il, cela pourrait bien être sa sœur... Pourquoi me creuser la cervelle, puisqu'elle va me faire ses confidences... Pauvre chère fille, elle n'est peut-être pas heureuse... Cela

me donne pour elle beaucoup d'amitié, presque de... suis-je bête ! Elle est jolie, adorable même, je la crois bonne, elle est certainement fine comme une alouette, de plus, artiste, quelle délicieuse petite maîtresse !... mais bah ! si elle est mariée..., c'est grave, très grave même.

Anna Juhel revint à temps pour interrompre ce soliloque.

Elle tenait à deux mains un plateau de ruolz, où étaient posés deux tasses, un pot à crème, un sucrier et une théière en faïence bleue. Elle était ravissante ainsi.

Petite, avec des pieds imperceptibles dans ses babouches grises, elle marchait le torse élégant, la taille cambrée, et sous sa jupe de toile bleue, sous sa matinée de fine batiste bordée de dentelle, on devinait des harmonies de contours qui troublaient l'imagination.

Ses mains étaient mignonnes, ombrées de légères fossettes aux jointures, avec des ongles roses taillés un peu court à cause du piano, des souplesses affilées et charmantes dans les doigts, une peau fraîche et rose d'une blancheur transparente où le jour se teignait en rose.

La tête était bien posée, le front un peu bas disparaissait sous un emmêlement de cheveux noirs courts et frisés, le regard était vif, ses yeux verts striés d'or, le nez railleusement relevé par le bout, avait une finesse parisienne et un renflement de narines adorablement sensuel.

Quant à la bouche, où riait une douce malice, elle s'ouvrait franchement sous une rangée de petites dents qui éclataient de blancheur.

— Sucrez-vous, dit-elle.

— C'est fait, dit Gabriel, qui prit un morceau de sucre blanc et le mit dans une des tasses.

Elle versa le thé lentement, en jetant par éclairs vifs des regards d'affectueuse cordialité à son hôte.

— Dieu que je suis sotté, dit-il tout à coup.

— Quelle calomnie ! murmura Gabriel.

— Mais non.

— Voyons, qu'avez-vous commis ?

— J'ai oublié le cognac.

— Je n'en prends jamais.

— Ni moi, enfin, puisque nous avons aussi cette similitude de goût, tout est pour le mieux...

Elle parut se recueillir un instant le front dans ses mains. Puis elle releva la tête, sembla chasser du bout des doigts une idée noire posée comme un papillon de nuit sur ses paupières demi-closes, et dit d'une voix sérieuse :

— Maintenant, écoutez-moi ; car il faut que vous sachiez qui je suis, avant d'accepter mon amitié, si fraternelle qu'elle doit être (elle souligna ce dernier mot).

III,

— Mon père était bas-normand. Il est mort le jour de ma naissance. Ma mère est italienne. Elle vit... malheureusement.

— Il y a quatre ans, je sortis du Conservatoire, bonne première. Vers cette époque, je donnai un concert chez Erard, ma mère se trouvait fort gênée. J'eus un grand succès, pendant huit jours, les journaux parlèrent de moi. Je reçus un certain nombre de propositions de toute espèce.

— Un soir j'étais au piano, je jouais la Chanson du Printemps de Mendelssohn, ma mère introduisit au salon un monsieur d'âge certain, ganté de frais, cravaté de noir, la barbe et les cheveux teints, un de ces hommes encore verts quoique mâles, peu scru-

puleux et tout à fait sceptique, dont les mœurs honnêtes devraient se méfier. La mienne me dit :

— Anna, je te présente monsieur le comte de Santa Cruz, qui me fait l'honneur de te demander en mariage.

Cette demande à brûle-pourpoint me terrifia. Je m'enfuis dans ma chambre sans rien répondre et me mis à fondre en larmes. Peu après, maman m'y suivit et m'apprit que le comte venait de partir en annonçant son intention de revenir le lendemain.

— Le soir même, un commis bijoutier sonna à notre porte. Il apportait un écrin contenant un magnifique bracelet en or orné d'une perle noire entourée de diamants.

— Je refusai d'accepter ce bijou, quoique ma mère m'eût conseillé de le prendre, prétendant que cela n'engageait à rien.

— Le lendemain après déjeuner elle sortit. Je restai seule à la maison et me mis au piano. Je jouais depuis cinq minutes à peine, lorsque jetant les yeux vers une glace qui était devant moi, je m'arrêtai pétrifiée d'émotion... Derrière ma chaise, debout, se tenait le comte de Santa Cruz.

— Il était grand, le visage ridé, l'œil dur. En ce moment même il me couvrait d'un regard d'ironie méchante. Je sentis refluer vers le cœur tout le sang de mes veines. Une faiblesse étrange coula le long de mes membres et les rendit inertes. Un nuage passa sur mes yeux... Brusquement, je tombai à la renverse dans les bras de cet homme...

IV.

— Le lendemain je m'éveillai avec la fièvre. Ma mère joua la comédie de l'inquiétude et me soigna avec de grandes protestations de tendresse.

— Vers onze heures, on sonna. Elle alla ouvrir.

— Peu après le comte de Santa Cruz entra dans ma chambre. Ma mère affecta de nous laisser seule, mais comme elle n'avait pas fermé ma porte en se retirant, monsieur de Santa-Cruz poussa le verrou et vint s'asseoir dans un fauteuil près de mon lit.

— Voulez-vous consentir à m'écouter, ma chère enfant ! me demanda-t-il.

— Je ne puis vous empêcher de me parler, lui dis-je.

— Bien, nous pourrons, je le crois, nous entendre, et je regrette que vous m'ayez obligé d'employer les grands moyens.

— Je ne vous comprends pas, monsieur, m'écriai-je.

— Anna, j'ai abusé hier de votre isolement et de votre faiblesse. Pardon ! supplia-t-il en tombant à genoux au pied de mon lit.

— Monsieur, lui dis-je, vous êtes un lâche !

— Ne me condamnez pas sans m'entendre, Anna, reprit-il, la passion m'a entraîné, je vous offre mon nom et ma fortune, je suis seul, sans héritiers, vieux garçon, vous hériterez de moi, vous ferez participer votre mère aux avantages matériels de votre changement de position.

— Ma mère, monsieur, est plus coupable que vous, comment auriez-vous pu vous introduire ici par surprise sans son aveu, sans sa complicité ?... Ah ! monsieur, c'est bien infâme d'abuser comme vous l'avez fait de la trahison d'une mère et de l'isolement d'une honnête fille !

— Taisez-vous ! au nom du ciel, Mme Juhel ne sait rien... quelle opinion vous formez vous donc ?...

— Mais alors, pourquoi me laissez-vous seule avec vous, pourquoi s'en va-t-elle quand vous venez ? je vous dit que maman

est folle, je sais qu'elle préférerait me voir la maîtresse d'un homme riche, plutôt que la femme d'un pauvre garçon.

—Non, vous dis-je, Anna, vous la jugez mal, reprit-il, votre mère sait que je veux vous épouser, voilà pourquoi elle me donne la liberté de causer avec vous en tête-à-tête.

—Monsieur, repris-je, écoutez moi bien. Si vous n'aviez pas essayé de violenter ma liberté, ma volonté, je pourrais peut-être vous estimer et vous aimer. Malheureusement pour vous deux, vous avez agi de telle sorte que je ne puis plus avoir que haine et mépris pour vous.

—Mais si vous ne m'épousez pas, vous serez compromise, aucune femme honnête ne vous recevra plus, aucun homme ne vous donnera son nom.

—Si j'acceptais le vôtre, je rougirais de ma propre lâcheté, parce que je céderais non au penchant de mon cœur, mais à la peur que me causerait le monde.

—Allons, soit ! dit-il en se levant, vous êtes une petite sotte, ma chère, et vous réfléchirez trop tard. Le comte de Santa-Cruz n'a plus rien à attendre de vous, et vous avez tout à attendre de lui. Adieu, mademoiselle, je vous rends votre liberté, mais comme je veux d'une femme rien pour rien, votre mère recevra demain cinq cents louis, qu'elle acceptera pour vous. Le reste est affaire entre vous deux.

Il me salua et sortit.

V.

Peu après, ma mère revint. Je subis alors une scène inénarrable de violences, de larmes, de supplications, de menaces. Je restai froide et calme, malgré la fièvre qui me battait les tempes.

Alors à bout d'arguments, elle me saisit par les cheveux et m'entraîna hors de mon lit sur le plancher. Je n'essayai pas de me défendre, mais le soir du même jour je profitai du moment où elle allait faire ses prières dans l'église voisine, pour m'habiller à la hâte et fuir cette maison funeste.

Toute la nuit j'errai dans les rues, seule, abandonnée, ayant faim. Le lendemain j'engageai ma montre d'or et fus louer une chambre. J'allai me faire inscrire dans une agence pour donner des leçons de musique et de français. J'eus le bonheur d'en trouver presque immédiatement.

Quinze jours après cette abominable aventure, ma mère devint folle furieuse ; la police la fit enfermer. Je pris alors possession de son mobilier et renvoyai au comte de Santa-Cruz le cadeau qu'il avait envoyé pour moi le lendemain de sa première visite...

Quelques mois plus tard, je mis au monde une petite fille. Celle dont vous voyez le portrait.

Si vous voulez, nous irons la voir ensemble à la campagne en plein bois de Meudon.

Voilà, monsieur Gabriel Lemaitre, ce que je voulais vous apprendre, c'est triste comme tout, mais ce n'est pas ma faute.

Je vis de mon travail honnêtement. J'ai des élèves, je mettrai ma fille en pension, ne pouvant m'occuper d'elle, puisque je ne suis chez moi que le soir.

Les lettres que je prends à votre bureau me viennent de sa nourrice. Je vais l'embrasser tous les dimanches et reçois de ses nouvelles tous les mercredis. La petite est bien soignée.

Je vis donc à peu près tranquille et très sage, quoique, dit-on, la solitude soit mauvaise conseillère.

LA FIN AU PROCHAIN NUMÉRO.

PRIMES !

AVANTAGES OFFERTS AU PUBLIC !

C'est le 3 Juillet dernier que nous avons commencé la publication d'un nouveau roman encore inconnu en Canada, et qui surpasse de beaucoup tout ce que nous avons publié jusqu'à ce jour, tant sous le rapport de l'intérêt qu'il inspire au lecteur que par la richesse de son style. C'est un chef-d'œuvre du plus grand mérite.

Afin de permettre au public de l'apprécier, nous enverrons, GRATUITEMENT, le journal pendant un mois à toute personne qui nous fera parvenir son nom et son adresse, pourvu que ce soit en dehors des limites de la cité de Montréal.

DE PLUS, à toute personne qui paiera un an d'abonnement (UNE PIASTRE), nous adresserons la collection complète d'une année de notre journal, à son choix, dont elle peut voir le contenu, année par année, plus loin.

Aux personnes qui nous feront parvenir le prix de deux années d'abonnement (DEUX PIASTRES), nous enverrons la collection de trois années complètes de notre journal, tel que plus haut décrit.

Enfin, aux personnes qui nous feront parvenir le prix de trois années d'abonnement (TROIS PIASTRES), nous enverrons la collection complète de notre journal, moins, cependant, la première année, qui est épuisée.

Par conséquent, une personne qui nous enverra \$1 recevra une magnifique collection d'une année, plus le journal pendant un an ; celles qui nous enverront \$2 recevront une collection complète de trois années de notre journal, et ce même journal pendant deux ans ; enfin, celles qui nous enverront \$3 recevront la collection complète depuis le 1^{er} Janvier 1881 au 1^{er} Juillet 1884, soit trois ans et demi, et le journal pendant trois autres années.

Aux personnes qui nous feront parvenir le prix de six mois d'abonnement (50 CENTS), nous enverrons le journal pendant six mois et, en plus, une collection de notre journal contenant une histoire complète.

A toute personne qui, maintenant, nous enverra le montant de sa souscription pour une année ou plus, recevra gratuitement, outre la prime à laquelle elle a droit, tous les numéros parus depuis le commencement de cette histoire.

Aucun nom n'est inscrit sur nos listes d'abonnés avant que le prix de l'abonnement soit payé.

INFORMATIONS — Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : — Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1^{er} et du 15^e de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus par année.

Aux agents, 10 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Sur réception du prix, nous expédierons tous les numéros parus depuis le 1^{er} Janvier 1881 jusqu'à ce jour.

Voici maintenant le sommaire du *Feuilleton Illustré* depuis sa fondation (1^{er} Janvier 1880), et que nous fournissons sur demande :

PREMIÈRE ANNÉE, 1880 — Epuisée.

DEUXIÈME ANNÉE, 1881 — *Les Aventures du Capitaine Vatan, Une Dame de Pique, Un Echappé de la Bastille ou Exili l'Empoisonneur*. — Ce dernier roman se termine en 1882.

TROISIÈME ANNÉE, 1882 — *Une Vengeance de Peau-Rouge, Un Echappé de la Bastille ou Exili l'Empoisonneur* (suite et fin), *La grande Halle, La Demoiselle du Cinquième, Le Testament Sanglant, La Fille de Marguerite*. — Ces deux derniers romans se terminent en 1883.

QUATRIÈME ANNÉE, 1883 — *La Fille de Marguerite et Le Testament Sanglant* (suite et fin), *Les Drames de l'Argent, Les Meurtriers de l'Héritière*. — Ces deux derniers romans se terminent en 1884.

CINQUIÈME ANNÉE (1884) — jusqu'au 1^{er} juillet — *Les Drames de l'Argent et Les Meurtriers de l'Héritière* (suite et fin).

MORNEAU & CIE, ÉDITEURS,

Boîte 1986.

475 rue Craig (vis-à-vis la rue St-Gabriel.)